

1

ELLE

LA LUMIÈRE JAUNE de la bougie faisait danser les mots du cahier. Le papier prenait vie au fur et à mesure que la plume construisait une note : *« 2 juin 2000 – 2^e jour. Comptabilisé : 352 couples de sternes – 75 poussins. Aperçu : 6 goélands marins – 2 couples de goélands bruns – 3 dauphins au large d’Enez ar rased. Marée basse à 10 h 34. Marée haute à 16 h 36. Coefficient 80. »*

Dans ce refuge de mer spartiate, envahi de moisissure et de poussière, Louise regardait la flamme vaciller dans les souffles de l’air. Adossée à sa chaise, elle laissait divaguer ses pensées, happées par la lumière, puis reprenait les mots laissés en suspens sur la page. Les ombres peuplaient les murs piqués de salpêtre. Tel un monstre invisible, elles venaient se tapir dans les coins et guettaient la fin de la mèche pour couvrir l’espace d’un noir inquiétant. Sur l’étagère trônaient des crânes d’oiseaux, de sternes et de goélands qui grimaçaient

et rappelaient une scène de la *commedia dell'arte*. Deux petites fenêtres bordaient l'isoloir de fortune. Sans poignée, elles offraient un puits de lumière et donnaient à voir le jardin.

Dans l'espace de ces quelques mètres carrés, le mobilier était réduit à un lit superposé au fond de la pièce, une table en bois vermoulu, une chaise dans le même état et, collé au mur près de la fenêtre, un téléphone filaire qui ne pouvait que recevoir des appels sans jamais en émettre. Ce refuge pour marins ressemblait davantage à une cellule carcérale qu'à un cocon de terre où s'abriter d'un naufrage. Il n'était guère autre chose qu'une boîte de béton brut, anguleux, piqué de lichen qui, isolée au pied d'un phare majestueux, faisait l'effet d'un appentis. Il n'offrait aucun accès à l'eau potable, n'avait pas l'électricité et ne comptait même pas de toilettes. Tout était conditionné au strict minimum, comme dans un camping sans étoiles.

Dehors, la nuit étouffait l'horizon, clôturait l'île et éteignait les distances. Rien n'était perceptible, si ce n'est le grand faisceau du phare, tantôt rouge, tantôt blanc qui émergeait au bout de Moelez – le nom breton donné à l'île aux Moutons. Droit, imposant, il gagnait la voûte céleste qu'il arrosait le soir de couleurs blafardes.

Cette nuit-là, le brouillard s'épaississait, l'humidité perlait sur la pelouse et installait le froid jusque dans l'intérieur du cabanon. Louise ferma son carnet, souffla

sur la flamme et se faufila dans le duvet moite, taché par les grains de sel. Emmitouflée dans les fibres synthétiques, elle tendit l'oreille et essaya de s'habituer aux bruits de l'obscurité. Les lattes fragiles grinçaient sous le poids de son corps. Tel un vieil arbre, elles encaissaient chaque coup en pliant davantage.

Au loin, le vrombissement sourd et continu de l'éolienne raccordée au phare chantait la berceuse de l'île aux Moutons. Louise remonta le duvet au plus près de son visage. La nuit et les sons peu familiers l'inquiétaient. Elle n'aimait pas ce vent joueur qui s'invitait dans la moindre entaille de mur. Il faisait claquer la fine porte en bois et s'infiltrait par les fentes des fenêtres comme une langue diabolique dans le creux de son oreille. Dehors, il orchestrait la mélodie des pales qui s'accordait avec les battements de son cœur.

Cela faisait trois jours que Louise avait débarqué sur cet îlot d'à peine deux hectares perdu entre l'archipel des Glénan et le continent breton. Elle avait décidé de partir seule sur cette terre isolée dans le cadre de son mémoire de maîtrise en géographie, une monographie d'un territoire insulaire jusqu'alors inexploré. Elle avait délibérément choisi ce sujet pour accéder à ce morceau de terre qu'elle apercevait depuis Concarneau et dont les légendes attisaient sa curiosité.

Situé à quelques miles de Fouesnant, cet îlot entouré d'écueils appartenait à Jacques Kéré, le maire de la

commune. Il ne s'y rendait jamais mais avait souhaité l'acquérir dans les années soixante pour continuer à embrasser du regard la terre qui avait marqué, enfant, son imaginaire. Il était issu d'une famille de pêcheurs. Sa mère avait épousé un jeune marin de Bénodet, Louis-André Kéré, rencontré au bal du 14 juillet 1924. Ensemble, ils avaient eu deux garçons. Le père, parti en pêche dans les eaux de Terre-Neuve au moment des accouchements, n'avait jamais connu le visage naissant de ses enfants, ni celui de sa femme en délivrance. Il n'avait pas vu, non plus, grandir ses fils, et ces derniers ne gardaient de lui que l'image d'un homme au caractère mystérieux comme l'océan et rude comme les rafales de vent. Il mourut en mer, au large du Finistère, emporté par l'ouragan du 19 septembre 1930.

Jamais les anciens n'avaient vu pareille tempête. Ce soir-là, les gens du pays, affolés par l'ampleur du phénomène, avaient allumé les lampes à pétrole sur les fenêtres des maisons de la côte, craignant des naufrages. Après le coup de vent, les femmes, inquiètes de ne pas voir revenir les thoniers, étaient descendues sur le port, accompagnées de voisins fermiers. Tout n'était que désolation. Les amarres des navires avaient cédé et, partout, les restes moribonds des flottilles s'éparpillaient sur la mer telles des ruines sur un champ de bataille. Plus de deux cents marins périrent, dont Louis-André Kéré qui laissa derrière lui deux orphelins de quatre et six ans.

La mère, restée seule, le rejoignit peu avant 1960, à l'âge de cinquante-neuf ans, emportée par la tuberculose. À sa mort, son fils Jacques se remémora les longues marches qu'ils faisaient ensemble sur la grève à la recherche du goémon qui leur servait de bois de chauffage. Souvent, sa mère s'arrêtait en plongeant son regard vers l'horizon, pointait son doigt vers l'île aux Moutons et contait aux enfants une histoire sinistre. Elle disait l'îlot habité par un gardien de phare anthropophage. La légende racontait que l'homme attendait le milieu de la nuit pour éteindre les feux et provoquer l'échouage des bateaux sur les écueils environnants. Il pillait alors le navire, découpait les cadavres et fumait la chair humaine sur le varech pour s'en nourrir tout l'hiver. « Les marins disent qu'il ne faut pas s'aventurer dans les courants là-bas, au risque de ne jamais revenir et de finir dans le gosier du gardien », expliquait la mère d'un ton sévère. Parce que l'île était le seul ailleurs qu'elle ait jamais évoqué, une fois devenu maire de Fouesnant, Jacques Kéré acquit l'île aux Moutons pour 25 000 francs anciens, sans pour autant y mettre un pied. Jouir d'une île ne l'intéressait pas. Ce qu'il voulait, c'était préserver l'arrondi de l'horizon sur lequel s'ouvraient, chaque matin, ses volets, et qui lui permettait de renouer avec le souvenir maternel.

Quant au phare, automatisé en 1983, il vit disparaître son dernier gardien la même année. Ainsi, en dehors de

son propriétaire, personne n'avait le droit de résider sur cette île qui ne comptait aucune autre habitation que le refuge de mer. Jacques Kéré ne souhaitant pas y demeurer, elle n'accueillait que les plaisanciers de passage pour la journée, et quelques ornithologues qui se succédaient l'été dans le logement de fortune. Une association de protection de la nature avait passé une convention avec le propriétaire pour que des bénévoles puissent rester sur place l'été étudier la colonie de sternes, devenue, en quelques années, la plus grande réserve d'Europe. C'était le cas de Louise.

C'était atypique pour une jeune fille de son âge de partir vivre sur une île déserte durant les vacances d'été. La plupart de ses amies choisissaient des destinations plus touristiques, et privilégiaient la découverte d'un pays ou d'une grande ville européenne.

À vingt ans, Louise cultivait la candeur de ces âmes romanesques qui perçoivent dans la nature la beauté d'un monde qui s'oublie dans les villes. Passionnée par les récits polaires et les voyages au long cours, elle dévorait les témoignages d'Ernest Shackleton, de James Cook ou encore de Catherine Chabaud et, comme beaucoup de ses camarades inscrits en géographie, elle rêvait de vivre, à son tour, des explorations lointaines. Vingt ans, c'est l'âge de l'insouciance, celui où tout est possible et permis ; l'âge où nous possédons la conviction que la réalité du monde est ce qu'on en comprend et

rien d'autre. Louise ne faisait pas exception. Elle souhaitait parcourir les îles éloignées et désolées ; ressentir les espaces où rien n'arrête les rêves ; où l'on se sent libre et où la vie devient si rare et précieuse qu'on se met à la désirer plus que nulle part ailleurs. Elle avait cette soif de liberté. À ses yeux, elle s'éprouvait dans la performance : celle de la solitude et de l'isolement sur un territoire contraint par une géographie. Bien que l'île aux Moutons soit à une centaine de kilomètres seulement de Brest où elle faisait ses études, et à une vingtaine de Concarneau où vivait son père, en partant seule là-bas et dans des conditions de séjour spartiates, elle s'imaginait vivre les prémices d'une grande aventure. L'insularité de Moelez lui semblait idéale pour se confronter à un contexte extrême, en toute sécurité. Elle ne doutait pas que si elle réussissait cette épreuve, elle entrerait dans la cour de ces explorateurs et géographes qui ont contribué à faire progresser la connaissance universelle. À l'image des enfants qui campent dans leur jardin pour connaître les premières ivresses de l'exploration, Louise rêvait de l'île aux Moutons pour découvrir le frisson du voyage extraordinaire.

Louise avait préparé son séjour plusieurs mois avant le grand jour. Elle s'était d'abord rendue à la bibliothèque universitaire pour trouver tous les documents, livres ou photos qui pourraient la renseigner sur ce territoire isolé à dix-sept mille miles nautiques du continent – environ trente kilomètres. Elle était restée des heures à contempler les lignes de l'île se détacher de la carte marine, à imaginer les atmosphères dans lesquelles elle serait plongée une fois sur place. Cet îlot semblait de la taille d'un écueil perdu sur l'étendue cartographique. Parcourir du doigt les courbes du relief factice était un délice dont elle ne se lassait pas. Après avoir emmagasiné le moindre détail historique et géographique, Louise avait dressé la liste des affaires qu'il lui faudrait emporter pour tenir deux mois loin de tout. De l'eau surtout, beaucoup d'eau, un réchaud, des bonbonnes de gaz, des produits frais pour les premiers jours – qui seraient vite remplacés par des sachets de nourriture lyophilisée ;

des bougies et des allumettes, des livres dont des guides de faune et flore, sur la géologie, ainsi que le matériel nécessaire à ses recherches : une carte topographique au 1/25 000, une photographie aérienne de l'île, une règle, une loupe, une boussole, son appareil photo... Elle avait eu l'impression de préparer une expédition, comme si elle partait naviguer, mais ici ce serait un bateau qui ne bougerait pas, quel que soit le coup de vent.

Le jour du départ, tout était allé trop vite. Partagée entre excitation et appréhension, Louise s'était réveillée aux premières couleurs de l'aurore, le ventre serré, la nausée en guise de petit-déjeuner. Une dizaine de sacs plastiques noirs qui répandaient une odeur fétide de pétrole jonchaient le sol de son studio brestois. Des tas de tout et de rien, surtout des tas d'au-cas-où. Tournant et retournant dans l'unique pièce, Louise s'était agacée dans l'étroitesse du studio fonctionnel, inconfortable et sans âme, constatant avec regret les effets de la standardisation du logement étudiant loué bien trop cher. Tout était plastifié, aggloméré, faux. D'ici quelques heures, elle n'aurait plus à étouffer dans la matière chimique, elle pourrait s'enivrer du vent et des embruns ; s'étourdir de nature.

L'attente qui avait précédé l'arrivée de François, son professeur chargé de la conduire sur l'île, lui avait semblé interminable. Plus les minutes l'avaient approchée

de l'heure du départ, plus sa gorge s'était nouée. Cette expérience était une première, et malgré son impatience à la vivre, Louise ne pouvait s'empêcher de redouter que les choses ne se passent pas comme prévu. Et si je ne me sens pas bien et qu'il m'arrive quelque chose ? Comment ferai-je pour être secourue sans un téléphone sur place ? Dans les années 2000, il était rare que les étudiants possèdent un téléphone portable. Et de toute façon, sans électricité pour le recharger, il aurait été inutile. Louise avait beau vouloir une île pour elle, elle n'en éprouvait pas moins les craintes de l'inconnu.

Pour faire passer l'attente, elle avait bu un café filtre insipide et essayé de trouver une distraction quelconque par la fenêtre, guettant le lever du jour comme d'autres veilleraient l'arrivée d'un amant. Dehors, la ville avait peiné à s'animer. Les pleurs du goéland avaient claqué sur les façades séchées de béton pour venir se perdre dans les rues désertes de Brest, engourdis de silence. Le rôle du camion-benne s'était ajouté au cri guttural des oiseaux marins. Les poubelles pleines s'étaient mises à glisser sur les trottoirs au son sec des volets butant sur les murs froids. Le matin avait délivré la tonalité du jour au rythme de l'éveil urbain.

Trois coups à la porte avaient vibré en écho dans sa poitrine. Louise s'était faufilée entre les sacs et avait ouvert à François qui se tenait droit devant elle, les

épaules légèrement voûtées pour être à la hauteur du monde. Derrière des lunettes épaisses, un vert profond accusait le sombre du passé. Au milieu d'une barbe désorganisée, des lèvres fines et pincées dessinaient un territoire marin. Son visage était pâle et fermé par un bonnet de laine sombre qui couvrait un crâne lisse. Son regard était doux et dur à la fois, ses gestes rapides, tranchés et maladroits en même temps. Toutes ces contradictions inspiraient une empathie naturelle.

« Ça y est, tu es prête ? »

Sans attendre sa réponse, il s'était glissé dans l'appartement pour sortir les sacs et les entasser devant l'ascenseur. En quelques minutes, il les avait chargés dans le bateau pneumatique tracté à l'arrière du véhicule.

Louise s'était sentie gauche dans la manœuvre. Plus encombrante que sa dizaine de paquets. Elle l'avait regardé soulever ses affaires avec l'aisance qui lui manquait, les disposer avec calme et précision dans le cockpit de l'embarcation. Sans un mot. Il ne lui avait même pas adressé un coup d'œil. Il s'était exécuté comme un automate parfaitement articulé. Une fois la tâche terminée, il s'était installé au volant et Louise avait pris place à l'avant, attendant, intimidée, que son professeur démarre.

Les heures de route lui avaient semblé plus longues encore que les précédentes. Tout en fixant son regard

sur le paysage, Louise n'avait cessé de s'interroger sur les découvertes à venir. Deux mois, c'était long. Mille craintes s'étaient agitées en elle, comme la peur de ne pas aimer tout à fait l'île tant fantasmée. Plus la voiture avait grignoté la distance qui les séparait du port d'embarquement, plus elle s'était mise à douter de sa capacité à affronter cette aventure solitaire.

« Tu appréhendes ? l'avait questionnée François, devant ses craintes.

– Un peu. »

Au loin, le paysage découpait le ciel d'aurore sur un silence d'ombres naissantes. Le calme de ce décor contrastait avec la nervosité de la jeune fille.

« Tu verras, tout se passera bien. »

En réalité, François redoutait ce voyage inhabituel. Envoyer une étudiante seule sur une terre inhabitée – et ce même si c'était à quelques kilomètres au large du Finistère – comportait son lot de risques. Il ne pouvait s'empêcher d'imaginer le pire : une mauvaise chute ou une urgence sans soins possibles. Il s'en voulait de ne pas avoir eu la force de refuser l'encadrement d'un tel projet.

Louise était allée le voir à la fin d'un de ses cours afin qu'il l'aide à trouver un sujet pour sa maîtrise. Intrigué par son enthousiasme, il l'avait interrogée sur son intérêt pour les îles.

Louise avait grandi dans un village en Auvergne, à proximité de Clermont-Ferrand. Encore collégienne, elle avait rejoint le littoral breton après le décès de sa mère. Son père, restaurateur, avait décidé de refaire sa vie en Bretagne en rachetant un fonds de commerce à Concarneau. Fille unique, elle avait mis du temps à s'intégrer à ce nouveau territoire où rien ne paraissait faire écho à celui de son enfance. L'horizontalité du monde avait remplacé la verticalité rythmée des volcans, et la pluie avait le goût trop salé des embruns. Tout lui manquait, à commencer par la présence maternelle. Elle avait fini par combler un vide en aidant son père au restaurant ou en songeant aux ailleurs depuis le port, restant des heures à observer les va-et-vient des bateaux entrant et sortant avec la marée en guise d'horaire. Elle rêvait des îles du large comme un enfant de là-bas s'émerveille des lumières du continent. Qui sait pourquoi on se met à aimer les îles ou pourquoi ces terres solitaires laissées à la mer accueillent autant nos fantasmes ? L'île hypnotise tout autant qu'elle repousse,